

Jean pierre Morcrette

Une disparition à Lisbonne

nouvelle

© 2024 Jean pierre Morcrette

Une disparition à Lisbonne*

Monsieur Lesur, vous allez reprendre calmement sans vous énerver. Des détails vont revenir, on ne disparaît pas ainsi, d'ailleurs, nous avons lancé un avis de recherche. Lesur raconte son histoire dix fois déjà : à l'ambassade, aux policiers, au commissaire, et maintenant, une semaine plus tard, il la répète à un certain de Campos, petit homme au regard perçant et à la chevelure grise. D'entrée de jeu, le juge avait précisé qu'il était né à Paris, où il avait passé toute sa jeunesse. Sa retraite approchait, encore trois ans. Contrairement aux pensionnés français qui s'installent au Portugal, il n'aurait pas les moyens, hélas, d'aller vivre en France. Lesur rabâchait son incroyable récit à cet homme. Et il ne s'énervait pas.

Ma femme a d'abord disparu, puis réapparu. Elle a prétendu s'être fait happer dans un mausolée du Cemitério dos Prazeres. Oui, elle a utilisé ce verbe, happer, n'en trouvant pas un autre plus adapté. Pour les mots, c'est elle. Chantal, ma femme, refuse qu'on l'appelle écrivaine malgré un féminisme depuis peu affirmé. Elle préfère se dire auteure avec un *e* muet, bien présent à l'écrit. D'ailleurs elle n'est pas seulement auteure, elle gagne sa vie comme archiviste au ministère de la Justice. Ah bon ! dit le juge réprimant un sourire, poursuivez, je vous prie. Sa femme a commencé à écrire à l'approche de la cinquantaine, raconte Lesur. Son premier roman a séduit un petit éditeur et a rencontré un succès, relatif certes, six cents personnes l'ont acheté. Son deuxième a convaincu plus de lecteurs. Quand elle a dit en avoir vendu deux mille sept cents, Lesur n'a pu réprimer cette remarque : Tu sais moi, en dessous de cent mille, ça ne compte pas ! Et il lui a proposé d'en commander dix mille exemplaires ; il pourrait en offrir à ces meilleurs clients pour la nouvelle année. Elle l'a rembarré tout net : Je ne veux pas de ton argent. Aucun de tes sinistres clients ne va les lire, ils resteront sur des étagères comme tes marchandises inutiles.

Chantal avait insisté pour aller à Lisbonne. Lui, il aurait préféré se la couler douce au soleil en Algarve, au

Cap-Vert ou aux Canaries, au lieu de se coltiner musées, églises, ruelles pentues, escaliers, *miradouros* — c'est-à-dire belvédères, avait traduit sa femme, *miradors* fait trop militaire, ce qui est dommage, car on y abandonne mirer ! — ; et cimetières. Depuis quelque temps, ces lieux la motivent plus que de raison. Sa fascination a commencé après le suicide de leur fils. Rien ne devrait séduire les vivants dans de tels endroits. Lesur est partisan de la crémation et de la dispersion des cendres au milieu de l'océan, du haut d'une montagne ou d'un avion, hors de toute présence humaine. Chantal n'a pas voulu de crémation, elle désirait une tombe, si possible proche d'un arbre, dans un cimetière où elle pourrait se rendre. Lesur était d'avis qu'une fois mort, on ne parle plus du mort !

À Graça, près de leur hôtel et du miradouro da Senhora do Monte, où Chantal a indiqué de la main la direction du cimetière qu'elle souhaitait visiter, ils ont pris le tramway 28E bourré de touristes jusqu'au terminus. Lesur a prêté une oreille discrète quand sa femme lui expliqua l'origine du nom du Cemitério dos Prazeres. Il ne saurait le répéter en portugais, mais il se souvient que ça parlait de plaisir, comment peut-on en éprouver dans de tels lieux. Il s'y est engagé, traînant les pieds derrière Chantal, a bougonné sous la chaleur, a

marché dans l'ombre des cyprès ou des monuments les plus hauts. Puis, fatigué d'emprunter rues et sentiers de ce village insupportable de chairs véreuses et d'os, il a dit : Je me casse, on se retrouve à l'entrée. Lassé de poireauter sous le soleil, il a quitté le cimetière.

Lesur a parcouru du regard la Praça São João Bosco. Sur la gauche de cette place toute en longueur, il a repéré une terrasse de café ombragée et a décidé d'y attendre Chantal. La porte du cimetière devait se trouver à cent cinquante mètres. Delà, il pourrait la voir sortir malgré la présence d'un immense arbre aux fleurs jaunes dont il ignorait le nom. Je le connais, assure de Campos. Qui ça ? demande Lesur. L'arbre. Quel arbre ? Celui qui vous cachait en partie la vue. Ah bon ! C'est un vieil acacia, reprend le juge. Je ne pige rien, soupire Lesur. Ce n'est pas grave, continuez, je vous en prie, si votre entendement est modeste, vous avez une excellente vision !

Lesur raconte une fois encore : Après avoir bu trois expressos et mangé quelques pâtisseries pour ne pas désobliger le serveur, je quitte le café. Quelle heure était-il ? J'avais tenté de joindre plusieurs fois ma femme sur son portable et, après le dernier essai, il était 17 heures. Bien, ensuite ? Je me dirige vers l'entrée du cimetière et je la vois sortir au moment où un gardien ferme les portes. Elle me fait signe, s'approche, affirme qu'il lui

est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Lesur ne dit pas au juge les nombreux reproches lancés à Chantal pour ne pas l'avoir appelé. Elle lui a rétorqué que le réseau ne fonctionnait pas ; ça, il le précise à de Campos qui demande : Où était-elle ? Lesur n'a même pas interrogé Chantal quand ils se sont retrouvés. Plus tard, elle lui annoncera l'in vraisemblable : Ma femme prétend s'être fait happer près d'un mausolée, puis, après une longue et douce chute dans le noir, elle a rencontré des écrivains se plaignant de ne plus pouvoir lire et de ne plus pouvoir écrire non plus.

En effet, c'est dommage ! dit l'avocat francophone conseillé par l'ambassade de France. Et tous ces messieurs, reprend le juge, quels âges pouvaient-ils avoir ? Des dames étaient-elles présentes ? J'ai posé la question à ma femme. Oui, bien, alors ? Ils avaient l'âge de leur mort, je veux dire celui de leurs décès. Quant à savoir si des dames, comme vous dites, étaient présentes, elle n'en a pas parlé. Votre épouse vous a-t-elle donné les noms de ces écrivains ? Pas du tout. Même si elle l'avait fait, je ne m'en serais pas souvenu. Je ne suis pas très motivé par la littérature. Et puis, je dois vous avouer que je ne l'ai pas cru une seconde. Être happé, disparaître dans un cimetière, elle se fichait de moi ! De Campos sourit : J'ai de la famille au Cemitério dos Prazeres, je

connais tous ces messieurs, ils ne feraient de mal à personne, d'ailleurs elle est revenue saine et sauve ! Mais, s'insurge Lesur, elle a raconté des choses à dormir debout ! Ou couché, nuance le juge.

Sur le bureau, Lesur aperçoit le dernier roman de Chantal. De Campos le saisit : Roquiez, un pseudonyme ? Son nom de jeune fille, répond Lesur. Et Ophélie ? Son second prénom. J'ai vu des photographies de votre femme, continue le juge, savez-vous qu'en plus de porter le même prénom, elle ressemble à Ofélia Queiroz, la fiancée de Fernando Pessoa ? Elle repose depuis peu au Cemitério dos Prazeres. Tenez, observez ses yeux, son nez, sa bouche ! De Campos lui montre une photographie en noir et blanc de mauvaise qualité. Lesur s'efforce de trouver à Chantal une vague ressemblance avec cette jeune femme brune coiffée comme une vieille. Le juge tend une autre photo : Regardez, ici, elle est plus âgée... Lesur se tait.

Alors, non ? Bon, ce n'est pas grave. Cette femme est la seule petite amie connue de Pessoa, et encore, rien ne prouve qu'ils soient passés à l'acte ! Peut-être préférerait-il les hommes ? En tout cas, leur relation a duré à peine trois ans. Elle lui a envoyé des centaines de lettres et en a reçu très peu. Dans l'une d'elles, Pessoa lui écrit que sa vie tourne autour de son œuvre littéraire, bonne ou

mauvaise, tout le reste n'a qu'un intérêt secondaire. Dans un certain sens, c'est fâcheux, non ?

Encore une fois ce petit juge l'agace, alors Lesur s'empresse de poursuivre. Chantal voulait acheter un exemplaire de son dernier roman. Elle a visité en vain les librairies de Lisbonne, puis s'est résolue à le commander sur Internet. Nous avions prévu de rester une semaine, dit Lesur. La veille du jour où nous devons partir, le livre est arrivé à l'hôtel. Ma femme a exigé que je l'accompagne à nouveau au cimetière. Pourquoi donc, interroge de Campos ? Elle souhaitait offrir son roman à un certain Antonio, qui le donnerait ensuite à cet écrivain dont vous avez parlé tout à l'heure, ça finit en *oa*. Pessoa, mais il n'est plus au Cemitério dos Prazeres ! C'est ce que j'ai dit après avoir vérifié ; elle m'a soutenu que tous les cimetières de Lisbonne communiquent entre eux d'une façon ou d'une autre. Le juge rit franchement : Le monastère des Hiéronymites n'est pas un cimetière, même si Vasco de Gama, Luís de Camões et des rois du Portugal et leurs familles y ont leurs tombeaux ! Pessoa a été transféré en 1988 à Belém, dans le cloître du Mosteiro dos Jerónimos à environ sept kilomètres du Cemitério dos Prazeres !

Après une pause, toujours souriant, de Campos reprend : À propos, vous avez visité le monastère ou

seulement acheté des *pastéis de Belém* ? Lesur refuse de rire ou même de sourire. Si le juge n'était pas juge, il lui en ferait bouffer des pâtisseries à ce prétentieux qui en remettait une couche : Notez qu'en ville, ou encore à Graça près de votre hôtel, on en propose d'excellentes sans devoir poireauter une demi-heure en plein soleil. Les touristes exigent celles de Belém. On leur a certifié qu'elles sont meilleures. C'est marqué sur leur guide. C'est borné, un touriste. Pas vous, monsieur Lesur ?

Il ne va pas lui dire qu'après s'être coltiné la tour de Belém, puis ce dégoulinant monastère gothique — Non, pas gothique, manuélin ! a précisé Chantal —, il avait insisté pour acheter ces gâteaux. Une foule attendait devant la vitrine de la pâtisserie, et elle ne voulait qu'une seule chose, monter dans le tramway, retourner à l'hôtel, prendre une douche, consigner quelques notes. Les deux bières bues, entre la visite de la tour et celle du monastère, pesaient dans la vessie de Lesur. Il abandonna Chantal qui faisait la queue, et chercha un endroit discret, évitant d'arroser ses mocassins. Quant à Antonio Tabucchi, poursuit le juge, car, même si d'autres Antonio habitent ce cimetière, il ne peut s'agir que de lui. Tabucchi est un écrivain italien tombé amoureux de la langue portugaise, de Lisbonne, d'une Portugaise, dans cet ordre ou dans un ordre différent, n'exigeons pas

de règle dans l'amour, n'est-ce pas, monsieur Lesur ? Les cendres de Tabucchi sont effectivement au Cemitério dos Prazeres. Si vous étiez moins aveuglé par je ne sais quoi, vous auriez pu voir son nom sur le monument des *Escritores Portugueses II*.

De Campos commence à l'énerver sérieusement. Aveuglé par je ne sais quoi, qu'est-ce qu'il insinue ? Lesur avait fait remarquer à Chantal que son roman était en français, comment pourraient-ils le lire ? Elle lui avait ri au nez. Comme le juge qui assure : Tabucchi et Pessoa comprennent votre langue ! Ah bon, dit bêtement Lesur. Avez-vous lu les livres de votre femme ? Oui, bien entendu ! Lesur n'avoue pas les efforts consentis pour arriver à bout du premier, le nombre de pages parcourues vite fait ou certaines sautées sans vergogne. Quand Chantal lui avait donné le second roman, elle ne lui avait pas demandé s'il l'avait lu. De toute façon, il aurait menti. Depuis le lycée, où, sous la contrainte, il s'était coltiné *La Princesse de Clèves* et *L'éducation sentimentale* ainsi que d'autres bouquins prétendument incontournables auxquels il n'avait rien pigé, il ne lisait jamais et s'en portait très bien. Restaient tout de même les jeux vidéo, et, à la télé ou sur Internet, les séries, les films, le sport, les films de cul. Il avait de quoi se détendre. C'est de la culture ! Sauf peut-être le porno. Dans *Une disparition à*

Lisbonne, le second roman de Chantal — le juge brandit le livre —, l'intrigue ressemble à ce qui nous réunit, vous ne trouvez pas ? Convenez que ça se passe bien ici, à Lisbonne ? De Campos marque à nouveau une courte pause.

Le rôle de cocu du mari pourrait vous agacer ? Quel cocu, quel mari, s'insurge Lesur ? L'avocat réprime un sourire. Le juge reprend : Vous ne vous ne souvenez pas. Avez-vous lu son livre ? Un cocu métaphorique ! L'avocat se retient de pouffer. Si un cocu doit se manifester, ce n'est pas lui, se dit Lesur. Il ne va pas raconter que dès le lendemain de leur mariage, il ne s'était pas gêné pour la tromper. Chantal ne lui demande plus de baiser depuis des années ; maintenant, elle refuse. Ses différentes maîtresses ont l'âge de sa femme, sauf la dernière qui vient de le plaquer par SMS. Bon, il a son cheptel, un groupe d'amies sur les réseaux sociaux qui likent ses moindres posts, adorent les selfies avantageux qu'il partage sans modestie. Le juge conclut : Cocufié par des écrivains décédés depuis belle lurette.

L'avocat dit quelques mots en portugais. Il ne doit pas avoir saisi la dernière phrase que de Campos traduit. L'avocat tousse. Vous êtes sans voix ? Monsieur le juge, ça n'a rien à voir avec la réalité. Comment ! n'êtes-vous pas à Lisbonne ? n'êtes-vous pas le mari de Chantal Ophélie Roquiez ? Oui, c'est vrai, mais le livre de ma

femme, c'est de la fiction, de l'imagination ! Bien sûr, bien sûr, vous n'en êtes pas vous-même dépourvu, je suppose, pour concevoir quelque chose de déraisonnable, n'est-ce pas, quelque chose de déraisonnable... et condamnable ? Lesur ne sait que répondre. Il entend le juge s'adresser à l'avocat : *Une disparition à Lisbonne* est l'histoire d'une femme délaissée, mal aimée. Elle se réfugie dans la littérature, certainement trop, au risque de disparaître du monde, du moins aux yeux de ceux qui ne veulent pas la retrouver, à qui la faute ? Ce n'est pas un sujet nouveau, cependant elle a su l'actualiser, l'incarner avec grâce et habileté. Je vous le recommande.

Chantal n'était pas mal aimée par son mari, elle ne l'était pas du tout. Il ne l'avait jamais aimée, car il est de ceux qui ne savent pas écouter, ne savent pas donner, ne savent pas aimer. S'il avait prêté attention à ce qu'elle avait à dire, y compris son silence lorsqu'elle admit que jamais il ne l'écouterait, s'il avait lu son premier livre, puis son deuxième, vraiment lu, pas seulement tourné les pages en soupirant, il aurait saisi quelque chose de son épouse, au-delà des banalités de leur vie conjugale. Au fond, tout ça emmerde Lesur. Le silence ne dit rien et laisse tout entendre à la fois ; ce type de paradoxe l'exaspère, car il n'y pige rien. Il apprécie les femmes taiseuses. Certes elles parlent, comment éviter d'ouvrir la

bouche ? Il préfère celles qui ne lui pourrissent pas la tête avec des questions vaseuses et cheloues.

Bon, finies les digressions, revenons-en aux faits. Les faits, monsieur Lesur, les faits ! Ensuite, que s'est-il passé ? Lesur explique calmement, sans s'énerver. Il s'énerve avec Chantal ou, au travail, avec ses subordonnés, jamais devant ses supérieurs. Et aujourd'hui, à Lisbonne, face au juge de Campos, il est en présence de l'autorité. Alors il poursuit son récit avec le sang-froid et l'aplomb qui avaient tant choqué sa famille et ses amis lorsqu'il avait déclaré après le décès de son fils : Il est mort, passons à autre chose ! À la terrasse du même café où il s'était réfugié la première fois fuyant le cimetière, il a attendu sa femme une heure, puis, agacé, il est rentré à l'hôtel en tramway. En vain, il a tenté de lui téléphoner. Parti dîner dans un restaurant d'Alfama, il a regagné sa chambre d'hôtel, a fini par s'endormir et oublié l'absence de Chantal. Il ne va pas dire au juge qu'il s'est procuré de quoi fumer quelques joints sur la Praça do Comércio où, près de la statue figurant un roi ou un général à cheval, il avait repéré un dealer ; il lui a d'ailleurs acheté aussi quelques grammes de cocaïne à bon prix. Au matin, il est retourné au cimetière, a patienté comme un con à nouveau deux heures à la terrasse du café de la Praça São João Bosco,

puis a décidé d'aller à l'ambassade. Après vingt minutes de marche, tout en descente vers le Tage, il est entré dans un vrai palais, on voit où va notre argent. Après ses explications, un conseiller a prévenu la police.

Et le voilà devant le petit juge de Campos : Les enquêteurs ont récupéré le livre de votre épouse. Dans une librairie de Lisbonne ? Non, non, au Cemitério dos Prazeres. Encore une fois, le nom du cimetière exaspère Lesur. Il trouve que le juge le prononce sans cesse avec une délectation suspecte. Comment ça ? Parle-t-elle portugais ? Pas du tout, contrairement à moi, elle a toujours été nulle en langues ! Pourquoi cette question ? On a retrouvé son livre annoté en portugais, répond le juge. Au cimetière ? Oui, près d'un mausolée abandonné. Avec une porte métallique en ogive ajourée sortie de ses gonds ? Effectivement, soupire de Campos, voici une photographie ! Oui, c'est bien là que ma femme a prétendu avoir été happée la première fois. Alors, regardez, dit le juge : ni cercueils à l'intérieur ou de fosse puisque les morts reposaient sur des étagères, pareilles à des lits superposés dans une chambre d'enfants, ou si vous préférez, en prison. Et ces morts n'étaient pas écrivains !

Lesur s'obstine : Elle m'a affirmé avoir été happée avant de chuter dans le noir. Aucun souterrain au

Cemitério dos Prazeres ! dit le juge catégorique. C'est impossible, soutient Lesur qui ne pense pas ce qu'il dit et ne dit pas ce qu'il pense. Sa femme a menti, il en est convaincu : Chantal Ophélie Roquiez épouse Lesur a tout manigancé pour le quitter à jamais, lui faisant cher payer les années passées. À moins, reprend de Campos, que vous l'ayez fait disparaître ! C'est ridicule. C'est elle qui voulait venir à Lisbonne, dans ce cimetière, soi-disant pour se confronter avec le réel. Ah ! s'exclame le juge. Il marque une pause et demande : Avez-vous tenu en main l'exemplaire d'*Une disparition à Lisbonne* acheté par votre femme ? Euh, non, je ne crois pas ! Et si je vous plaçais en détention provisoire. Une cellule aux lits superposés vous conviendrait ? Sans attendre de réponse, que de toute façon il n'aurait pas eue, de Campos ricane et regarde l'avocat qui, du coup, rit à son tour. Lesur pense à se débarrasser de la beu et de la coke qu'il a sur lui. Aller aux toilettes, ça ne se refuse pas. Il ne va pas tout jeter dans les chiottes ? Non, sniffer quelques lignes lui dirait bien. Ce n'est pas possible, de Campos doit plaisanter. Il ne va pas le mettre au trou. Il n'a rien fait, en tout cas rien de répréhensible.

L'avocat approche sa chaise du bureau du juge. Lesur imagine qu'il s'adresse au magistrat en portugais juste pour la forme. Il parle de la météo, de la dorade grillée

mangée ce midi au marché de Campo de Ourique, non loin du Cemitério dos Prazeres, là où les touristes sont moins nombreux qu'à la Ribeira, tous ces voyageurs l'agacent, et il doit en assister un qui l'irrite tout autant.

Lesur se lèverait bien pour applaudir d'aussi bons acteurs, et partir droit dans ses mocassins hors de prix. Du coup, il en oublierait de demander la signification des notes en portugais écrites sur le livre de sa femme. Mais, le policier qui se tenait en retrait derrière lui depuis le début de l'interrogatoire, debout près de la porte du bureau du juge, eh bien, ce policier lui mettrait la main sur l'épaule pour l'empêcher de bouger. Alors il reste assis, sans s'énerver.

2019-2020, in *Une sale manie*